

1

En tant qu'aîné de huit enfants, mon père avait seul hérité d'une grande maison à L*, de deux étages, bâtie en pierres de taille, que lui avait léguée son père Mato afin qu'il perpétuât la tradition familiale ainsi que l'avait fait ce dernier en reprenant la profession paternelle de « marchand de bestiaux », comme on disait alors, la plupart étant surtout des intermédiaires en gros, car la proximité de la côte dalmate était propice à la circulation des bêtes, de la viande, des peaux de veau, de la laine, des poils de chèvre, etc.

Tout ce qu'avait acquis mon grand-père Mato est inscrit dans les registres du district et chaque contrat authentifié par un acte notarial, il s'était acquitté de toutes les taxes, et lorsque, pour la première fois, j'ai eu sous les yeux ces documents du cadastre ou des impôts, je me suis dit que la plus insignifiante de ces données aurait été précieuse à un chroniqueur ou un écrivain, assurant un sol ferme à ses pas, tandis que moi, par l'écriture, j'avais miné ce sol pour m'éloigner le plus possible de ma famille et de toute forme d'héritage familial, quand pour y parvenir il eût été indispensable de parler des siens (ah, les siens) ; après tant d'années à m'occuper des autres, je souhaitais descendre plus profondément dans les pièces obscures de mon enfance et parler un peu de moi, non parce que j'imaginai que cela pût intéresser quelqu'un, mais parce que le besoin d'écrire, et peut-être la vanité, me poussaient vers une époque que j'ai déjà précédemment traitée, parfois avec ironie, me gaussant de l'histoire et de la tradition ; mais à présent, je veux le faire avec sérieux, prendre une distance d'avec mon point de vue actuel, comme une sorte d'autobiographie, en dépit de toutes mes réserves envers ce genre ; pour la gloire de l'écriture, je dois m'efforcer de descendre au plus profond et de recueillir toutes les images dont je me souviens, qui me parviennent à travers les récits des autres, en particulier ceux de mon père, de sorte que se retrouvent dans cet écrit tous les membres de ma famille, proches ou éloignés ; la plupart d'entre eux m'apparaissent comme des spectres, et quelqu'un, il y a bien longtemps, Poe me semble-t-il, a dit que « les seuls écrivains sont ceux qui prennent les fantômes à bras-le-corps », les autres n'étant que « des bureaucrates de la littérature », qui considèrent ce métier comme un gagne-pain.

Ce manuscrit est longtemps resté dans un tiroir, et pourtant j'avais voulu le publier, le croyant terminé, après avoir effectué les dernières corrections et supprimé quelques fautes, j'avais même demandé à l'imprimeur deux tirés à part, soit six ou sept chapitres, et puis, la nuit précédant l'impression, j'ai fait un rêve aussi clair qu'une vision, qui s'écoulait dans la mer. Le livre était paru, on m'appelait à l'imprimerie pour me montrer les premiers exemplaires. Je le tenais en main, j'étais heureux de le voir bien fait, mais je n'avais personne avec qui partager ma joie, autour de moi il n'y avait que des ouvriers imprimeurs, des visages tout à fait inconnus. Ils m'observaient, attendant que j'empoigne le livre, le regarde, le feuillette, ce que d'ailleurs je faisais, mais à ce moment s'est produit quelque chose de pénible, qui m'a rendu triste et en même temps m'a terrifié : les pages que je feuilletais se détachaient et s'éparpillaient autour de moi, et les ouvriers riaient, prenant un malin plaisir à cette mystification. J'ai saisi un deuxième exemplaire, un troisième, un quatrième, d'autres encore, tous se décomposaient de la même façon ; il ne me restait entre les mains que les couvertures, pareilles à des ossements, et un ouvrier imprimeur m'a dit : « Vous avez écrit un livre qui se décompose. » Je me suis agenouillé par terre, j'ai ramassé quelques feuillets des ouvrages détruits, j'ai voulu en lire tout haut quelques lignes, mais n'ai pas été capable de prononcer le moindre mot, ma voix me trahissait tant j'étais épouvanté de voir mon livre publié dans une écriture incompréhensible, faite de caractères inconnus ; je pouvais seulement comprendre que, sur chaque page, était inscrit mon nom. Je me suis réveillé en sursaut, trempé de sueur, hors d'haleine, et, sous le coup de ce rêve, j'ai retiré le manuscrit de l'imprimerie, peut-être de façon naïve et précipitée, mais j'ai interprété ce cauchemar angoissant comme le décret d'une censure intérieure m'interdisant de le publier parce que je n'étais pas prêt à revivre les épreuves et traumatismes du livre précédent, mis au pilon et transformé en papier de recyclage. Quand j'ai communiqué ma décision au directeur de la maison d'édition, il a exigé une explication.

« Tout écrivain doit avoir un manuscrit inachevé sur lequel il travaillera sans relâche et corrigera perpétuellement, car l'écriture est un acte intime, impudique, je vais donc garder ce manuscrit pour ma lubricité des prochaines années », ai-je répondu.

Des années, il s'en est écoulé une vingtaine, toutes les lubricités se sont depuis longtemps éteintes, le livre est enfin publié dans des cir-

constances tout autres, une version quelque peu épurée, peaufinée encore, et si quelqu'un se décide à y jeter un œil, si quoi que ce soit l'incite au « vice de la lecture », il pourra lui sembler que j'ai accordé dans ces pages trop d'espace à mon père, qu'il n'a pas les qualités requises pour un personnage de caractère ; mais je l'ai introduit dans le livre, ainsi que d'autres membres de ma famille, que nombre de figurants à peine effleurés, dans le seul but de tenir le plus possible dans l'ombre ma propre place et non pour exprimer à leur égard des émotions particulières. J'en avais déjà par-dessus la tête d'être entraîné sur les rails étroits du train familial, entraîné si longtemps pour en fin de compte m'apercevoir que je n'avais pas quitté la gare dont j'étais parti, car nul n'a *une ville à jamais*, en dépit du fait que nous nous évertuons à nous persuader que notre place est là où nous sommes, alors que Pierre-Jean Jouve l'a si bien chanté : « Nous sommes là où nous ne sommes pas ». Je le dirai sans ambages, je me suis épuisé à écrire différentes versions des mêmes événements et, pour ce faire, à plusieurs reprises, me suis détourné de livres déjà prêts ; j'aurais fait pareil à présent si je n'avais entre-temps compris qu'il me fallait accepter paisiblement toutes les contradictions, sans regret et sans nostalgie, et ne raconter que les événements qui se présentaient clairement à ma mémoire, m'en tenant exactement au précepte d'un des meilleurs écrivains de notre temps, si célèbre qu'il est inutile de citer son nom : « Notre vie est ce dont nous nous souvenons, pas ce que nous avons vécu. »

Si ce travail de tailleur de pierres est achevé, il me faut encore à la fin ajouter qu'en écrivant, je me suis offert le « luxe des digressions », car le temps présent m'y contraignait, d'autant que le retour à un ancien manuscrit exige sur lui un regard neuf et que le temps présent est si pénible qu'un retour vers le passé devient un vrai régal.

2

Avec le bénéfice de la vente du bétail, grand-père avait ouvert une épicerie et une taverne à L*, construit une auberge et acheté une maison à Trebinje, à huit kilomètres de notre village. Tout son avoir, chaque sou gagné, il l'avait investi dans l'achat de terrains, devenant propriétaire d'une quarantaine de dulums¹ de terre fertile près de la rivière Trebišnjica, et, en direction du Monténégro, d'une grande bande de forêt ainsi que d'une prairie de plusieurs hectares. Lui seul avait acquis et installé deux grandes roues de bois pour l'irrigation ; les premiers jours, les gens se sont pressés autour d'elles pour observer leur fonctionnement. D'un diamètre de cinq bons mètres, larges de près de cinquante centimètres, elles tournaient sur elles-mêmes de sorte que l'eau tombait dans des palettes et emplissait des aubes ; lorsque celles-ci atteignaient le point culminant, elles se déversaient dans un réservoir d'où l'eau s'écoulait jusqu'aux champs par un réseau de canalisations.

Le vœu le plus cher de grand-père était d'acheter un merveilleux bocage à L*, riche de toutes sortes de conifères et de feuillus. Ce bocage, que d'aucuns appelaient « la réserve », ou « le bois », planté et soigné « du temps des Turcs », avait jadis appartenu à l'éminente famille Duraković de Korijenić, qui avait commencé à se disperser à l'arrivée des Austro-Hongrois ; nombre d'entre eux, capables, courageux, intelligents, avaient émigré vers les diverses contrées du grand empire.

Le bocage abondait en résineux, principalement des pins et des épicéas, mais, comme il s'étendait vers des terres cultivées, aux abords d'une petite rivière toujours à sec en été, il y avait là de plus en plus de chênes, noisetiers et autres feuillus, puis, sur la rive, de l'herbe et de la glaise d'où sortaient les racines des arbres. Cette petite rivière, la Sušica, marquait une sorte de frontière entre deux climats, d'un côté presque l'état sauvage, de l'autre la terre féconde, quasi pas de neige, des hivers pas trop rudes, et la vigne, une variété de vranac, y poussait bien, encore qu'il n'y eût que deux ou trois familles de vigneron. Grand-père Mato finit par acquérir le bocage en dépit de nombreuses embrouilles judiciaires autour de plusieurs propriétaires, et je m'étais juré depuis toujours, si jamais je m'occupais de la chronique familiale, ou de toute autre forme, enquête, confession..., de commencer mon récit par la description de ce bocage, parce que, dans l'enfance, j'ai connu là une peur terrible.

1] Dulum : unité de mesure traditionnelle correspondant à mille mètres carrés. 40 dulums = 4 hectares.

La partie la plus sombre, couverte d'épineux et d'un entrelacs de noisetiers et de charmes, formait un fouillis presque impénétrable, et autour de ce coin se tissaient des histoires de diables et de sorcières. À tout qui, dans la famille, y avait mis le pied pour couper du bois, celui du bocage étant le meilleur pour le feu, il était arrivé quelque chose. Une branche l'avait frappé, ou il s'était entaillé avec la serpe, et les plaies mettaient longtemps à se refermer ; parfois même elles se rouvraient et il s'en écoulait du sang et du pus. Le bosquet sombre nous attirait tous, car les tentations envoûtent, et chacun de nous se montrait belliqueux, particulièrement envers les forces occultes. On raconte que grand-père Mato incitait les membres de la famille proche et lointaine à en découdre avec les diables s'il s'en trouvait dans le bocage. Il aurait dit :

« Pour se mettre lui-même à l'épreuve, un homme doit mesurer ses forces avec son plus infâme ennemi. Et il n'est pas de pire et plus infâme ennemi que le diable ! »

À vrai dire, cette réserve a constitué une sorte d'« initiation familiale » ; moi aussi, à l'âge de huit ans, j'ai marché « pieds nus dans les épines » et subi une frayeur atroce, qui ne m'a pas « trempé », comme on le croit, mais au contraire m'a rendu craintif, au point qu'aujourd'hui encore je déteste les ténèbres et la forêt, et, tandis que j'écris à ce propos, me souvenant de ce qui, à huit ans, aurait pu m'arriver là, j'attrape la chair de poule. Je ne m'étendrai pas sur les nombreux événements qui se sont déroulés en cet endroit, ce serait un sujet trop vaste ou même un livre en soi, tant est longue l'histoire de ce bocage, d'ailleurs quelqu'un a déjà investigué ce « coin mystique » et publié un texte dans une revue spécialisée, je l'ai eu en main, mais j'ai oublié son titre. Je n'ai pas non plus gardé le souvenir du nom de son auteur, mais je sais que j'y avais trouvé des détails curieux, tels que, par exemple, la description d'une « touffe de romarin », seule et unique espèce à survivre et fleurir « au milieu d'une flore grossière et sauvage, dans un climat qui ne lui convient pas ». Je n'ai jamais vu cette « touffe de romarin », mais je crois le scientifique. La note sur un couteau ensanglanté qui surgissait régulièrement, planté dans l'écorce d'un noisetier sauvage, l'auteur la tenait sans doute de mon grand-père ; je la connais depuis ma plus tendre enfance, je l'ai apprise de mon père, et lui du sien.

Chacun dans ma famille, proche ou lointaine, a été au moins une fois confronté à un désagrément dans cette partie du bosquet, nul ne s'en est tiré sans ne fût-ce qu'une égratignure, et certains ont encouru de sérieuses blessures. Une cousine, mon aînée de quatre ans, est morte durant le trajet vers l'hôpital, d'une morsure de serpent sur l'étroit et rude sentier qui menait à sa lisière. C'était l'unique accès au plus épais du couvert, au centre du bosquet, mais les serpents veillaient sur le passage, ce qui enflammait l'imagination,

il y devait y avoir, près d'une aire caillouteuse propice aux « ballets nocturnes des sorcières », un trésor enfoui, car les serpents, croyait-on, sont gardiens des trésors. Légende bien sûr, mais il était prouvé que nul ne survivait à une morsure de cette « vipère furieuse » sur le sentier. En compagnie de deux cousins, l'un de mon âge et l'autre plus vieux de deux ans, je suis parti sur ce sentier, un crépuscule où notre trio avait décidé, comme l'avaient fait dans leur enfance tous ceux de la famille, de nous mesurer à n'importe quel monstre pour peu qu'il y en eût, car nous aussi devons ajouter notre histoire à cet immense recueil foisonnant de maléfices.

Tous trois, nous avons marché lentement sur le sentier, aussi précautionneux que si nous allions pieds nus sur des braises. J'avais enfilé de longs bas, des bottes en caoutchouc, et cet équipement me donnait quelque assurance. Je tenais une bougie en main : on m'avait dit que les sorcières fuient devant une bougie allumée. J'avais en poche des allumettes et de l'ail qui protège des serpents. Tremblant au moindre bruissement, nous avons franchi sans problème la partie dangereuse du sentier. Nous nous sommes assis sur une pierre, question de reprendre haleine. Le cousin plus âgé nous a dit de nous déchausser pour nous rafraîchir les pieds, de les sécher s'ils avaient transpiré, règle assurant sans encombre un retour encore plus dangereux, car les serpents, à présent, avaient humé notre passage. Naïvement, je l'ai cru et me suis débotté sans regarder si les deux autres faisaient pareil. En fait, ils s'étaient moqués de moi et m'ont aussitôt chipé mes bottes avant de s'encourir. J'ai appelé à l'aide, mais ils étaient déjà loin, me laissant tout seul.

Je suis resté debout sur la pierre, frissonnant, prêt à défaillir de terreur ; effrayé par ma propre voix, je n'appelais ni ne pleurais plus. La nuit tombait, la forêt devenait obscure. J'ai essayé d'allumer la bougie, mais sans y parvenir. Avec un caillou, j'ai écrasé l'ail et m'en suis enduit les pieds. Je suis descendu de la pierre et me suis tenu sur le sentier ; mes genoux s'entrechoquaient, je tremblais de plus belle. Au moindre bruit, quelque lézard filant dans un buisson, un monstre me terrifiait en sautant sur la pierre. Puis j'ai eu l'impression qu'on venait derrière mon dos, mais je n'ai pas osé me retourner, j'ai pris mes jambes à mon cou, aussi vite que je le pouvais. Quand enfin je me suis cru en sécurité, je me suis couché par terre pour reprendre mon souffle. Mes pieds étaient en sang, j'ai dû les soigner durant des jours. Personne de mon entourage n'a compris, c'était une épreuve qu'il me fallait traverser.

3

À l'âge de quinze ans, mon père avait aussi vécu des jours difficiles dans le bocage, au plus profond duquel il s'était enfoncé. Muni d'une pioche et d'une pelle militaire, il s'était mis en quête du trésor après avoir bien étudié un texte dans une revue *Domaće ognjište*¹ datée de 1906, où il était affirmé que, jadis, les riches commerçants grecs avaient dû fuir la peste qui menaçait la région et que, embarquant à Cavtat, Gruž et autres ports dans de minuscules caboteurs à voile du genre *trabac* ou *bracera*, ils n'avaient rien pu emporter et avaient enfoui leurs biens dans des tombes. Une petite carte incluse dans la revue répertoriait les sites censés cacher ces trésors, et l'un d'eux était ce bocage inaccessible au-dessus de L*, où « étaient enfouis des monceaux d'or ». Les récits populaires affirmaient que « deviendrait fabuleusement riche celui qui découvrirait une sépulture couverte d'une pierre tombale *percée de part en part* ». Mon père, jeune garçon encore imberbe, avait dit à sa mère Vukava qu'un ange le conduirait à la sépulture et que la pierre tombale avait été « percée » afin d'y mettre les pièces d'or.

« Ne reviens pas sans ces pièces », lui avait dit sa mère.

Au bout de six jours, il n'était pas revenu ; on a entamé les recherches, qui se sont muées en traque aux diables et aux sorcières, avec des traqueurs armés de serpes, haches, couteaux et fusils de chasse. Taillant les branches, se frayant un passage, ils en oubliaient presque le garçon, appelaient diables et sorcières, proférant des menaces et grinçant des dents comme il était de mise lors de pareilles expéditions. Chacun avait son propre récit, ou une rencontre sinistre avec les sorcières, mais en fin de compte ce sont les chiens de chasse emmenés par certains qui ont retrouvé mon père entre deux roches, entouré de hautes fougères, épuisé, affamé, le visage et les mains couverts d'égratignures. Il n'avait plus ni pelle ni pioche, sa bouche était si sèche qu'il a pu difficilement prononcer quelques mots. Après trois jours de quête, il avait renoncé à découvrir la « pierre perforée », se contentant de chercher la moindre petite source, une vasque naturelle ayant conservé un peu de pluie, mais il n'avait rien trouvé, avait bu la rosée matinale sur les herbes et les feuilles, grignoté des bourgeons et l'écorce de jeunes charmes. Dans tout ce qui bougeait, il voyait diableries et menaces. Le moindre frémissement d'une branche signifiait qu'on venait d'en sauter et l'épiait sur le chemin.

Grand-père Mato était persuadé que son fils s'était alors endurci et qu'il avait fait le plein de courage pour toute son existence, quand mon père disait

1] Le Foyer domestique.

que, par la grâce de Dieu, il avait dans ce bosquet perdu son peu d'audace, pour tant est qu'il en eût jamais eu. Il pouvait affirmer, non sans ironie :

« J'ai enterré mon courage sous un poirier sauvage comme le Grec son trésor. »

Dieu lui avait fait un don bien plus beau et léger que le fardeau de la bravoure, don qu'il nommait lui-même « le bonheur de s'enivrer des délices terrestres ». Et c'est vrai qu'il s'enivrait et nouait des amitiés, appréciait divertissements et réjouissances, goûtait à toutes les boissons, utilisait tous les moyens de transport, se réveillait en des lieux inconnus après avoir passé la nuit chez des étrangers, amis de fraîche date et frères en beuverie. Il dessoûlait en des contrées terrestres enchantées, affrontait mille dangers où des gens lui prêtaient assistance, le sauvaient, le soignaient, et même une fois l'ont retiré d'une barque à la dérive sur la Neretva. Il titubait, bafouillait, vomissait et pressait son visage contre celui d'un compagnon d'infortune ou contre un arbre. Trébuchait dans la poussière et pleurait sur celui qu'il allait perdre. Descendait dans toutes sortes de repaires, embrassait des prostituées et les couvrait de présents. Errait dans des villes, s'y perdait, mais toujours finissait par trouver l'issue et la clarté, un coin « entre deux pierres dans les hautes fougères » pour s'y étendre et récupérer jusqu'à la station suivante.

Et souvent, il gravait ses initiales sur un tronc ou une plaque de pierre, voire son nom entier, des symboles connus de lui seul, et si plus tard il repassait par là et retrouvait ses marques, il se retournait joyeusement et adressait un signe de main à cette part écoulée de sa vie. Quand je lui ai dit un jour que seuls les fous gravaient partout leurs signes, il m'a répondu :

« Je le sais. Mais c'est ma propre montre qui me donne l'heure. Là j'ai déjà été, par là je suis passé, voilà ma philosophie de la fugacité. »

Mon père avait hérité d'une tabatière en argent, ornée d'un entrelacs de branches joliment stylisées, avec sur le couvercle des incrustations de platine et des motifs floraux en or ; il y avait une fleur dans chaque angle et, au centre, une pièce d'or où était gravé le monogramme de son père, enrichi d'ornementations.

Ce bel objet en matériaux nobles, original et utile à la fois, cher et précieux à son propriétaire, passait aux mains du fils aîné à l'heure décidée par le donateur, postérieure à la majorité de l'héritier. Cette coutume vieille de plus de quatre cents ans avait été instituée au XVI^e siècle par Zuan Kosazza, seigneur de ces lieux jusqu'à la frontière de Dubrovnik, commandant militaire depuis l'âge de vingt ans et patricien de Venise, à laquelle Dubrovnik devait payer annuellement un tribut de quarante-huit ducats. Cette transmission « de père à fils », devenue tradition, symbolisait la création d'un noyau familial fort comme soutien aux seigneurs et garantie d'une puissante dynastie gouvernante, quelle que fût cette gouvernance.

La cérémonie avait ses règles. Le donateur, vêtu de sa tenue de gala, s'asseyait à la tête de la table dressée dans un lieu public, sous un mûrier à sa pleine maturité. La table était couverte d'une nappe blanche et foisonnait de friandises. Chacun avait le droit de se servir et prendre autant qu'il pouvait mettre en bouche ou emporter dans ses mains. Les convives étaient de toutes les religions. Des mûres à pleine maturité se détachaient et tombaient sur la nappe blanche. À la fin du banquet, l'héritier grimpeait sur le mûrier, en secouait les branches jusqu'à ce que les fruits juteux recouvrirent entièrement la table.

Les temps modernes n'avaient pas conservé grand-chose de cette coutume ; seule la table était toujours dressée dehors. La transmission à l'héritier se faisait en présence d'un employé de la mairie, qui authentifiait la cérémonie par l'apposition d'un cachet. La tradition des mûres avait disparu. De même que la nappe blanche recouvrant la table. Rares étaient ceux qui possédaient encore une tenue de gala. Les familles puissantes étaient de moins en moins nombreuses ; l'Histoire se mesurait en années néfastes. Les guerres apportaient la misère ; Dubrovnik elle-même était en décadence, même si lesdites guerres lui étaient profitables grâce au commerce et au trafic des armes.

Mon grand-père aussi avait profité du malheur des autres pour augmenter ses biens. D'un ex-commerçant, Alija Resulbegović, descendant à la troisième génération du *beg*¹ Arslan, il avait acquis une jolie maison à Trebinje. Alija n'avait pas bonne réputation, riche, mais insatiable, envieux du bien d'autrui, avare et impulsif, s'emportant pour des riens et dégainant facilement son arme ; lors d'une dispute pour une question d'argent, il avait même blessé un membre de sa famille. Après la retraite des soldats turcs et l'entrée des Austro-Hongrois, Alija a pris le maquis avec au moins trois cents de ses bachi-bouzouks. Ils ont attaqué une armée austro-hongroise bien équipée, poussant force cris, *tekbirs* et *kelims*[□], et leur ont infligé des pertes, bien que piètrement armés, un fusil à charger par la culasse, un fusil à un seul coup, un sabre ou deux pistolets à la ceinture. On lui attribue la destruction de la « batterie de canons allemands de Mlini », mais il s'est rendu à l'issue de pourparlers au cimetière catholique avec le dignitaire de l'époque, Feizaga Šehović ; comme il était de haute ascendance, tout a été fait pour lui éviter la peine de mort et il a écopé de vingt ans. À sa sortie de prison, il a vendu tous ses biens, même un *turbeh*² avec une belle coupole de pierre taillée, puis, dans sa cinquante-sixième année, avec toute sa famille, a émigré en Turquie.

La tabatière dont mon père avait hérité, grand-père Mato l'avait reçue de son ami Mato Grbić, de Rijeka Dubrovačka, en témoignage de remerciement pour on ne savait quoi, du temps où Miho Martelini avait vendu à la famille Grbić une maison et des terres à Rijeka. Par la suite, les cadeaux de la main des Grbić se sont succédé ; chacun a offert quelque chose à mon grand-père, une vingtaine d'objets très beaux, parfois inattendus, mais certains utiles, sur lesquels étaient gravés le nom du donateur et la date. Peu en ont été conservés, car l'héritage de grand-père a été dispersé ; de son vivant a disparu une montre de gousset avec sa chaînette, sur laquelle était gravé un cœur percé d'une flèche, une date et le prénom Anna. On sait que l'épouse de Mato Grbić s'appelait Ane. C'était une petite femme, belle et frêle, qui, durant les sept premières années de mariage, n'avait pas eu d'enfant ; sans doute, sur son acte de naissance, avait-on orthographié son prénom « Anna ». Elle était originaire de Zadar et, jusqu'à son mariage, ignorait notre langue, ne parlant que l'italien. Depuis le début de l'amitié entre les deux hommes du même prénom, cette plante tendre et fragile avait donné naissance à quatre enfants, un fils et trois filles, suite à quoi, entre nos deux familles, l'amitié s'était accrue et approfondie grâce à des parrainages, lors de mariages et de baptêmes. Les trois filles de Mato et d'Ana Grbić avaient la réputation d'être les plus belles

1] Bey, en Bosnie-Herzégovine. Chef de territoire dans l'Empire ottoman.

2] Mausolée funéraire musulman.

créatures de la région, dont même le curé disait qu'elles étaient un don, car Dieu savait « récompenser la beauté par la beauté ».

Les bateaux les saluaient du large ; les sirènes se répondaient et déferlaient sur le foyer des Grbić. Mais les sœurs n'étaient pas heureuses ; et il est dommage que cela n'entre pas dans notre propos.